

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE : La vie musicale en Allemagne : III. *L'organisation de la musique et la vie musicale* (PAUL DE STÖCKLIN). — Opinions sur l'art (théâtral) libre : *Subventions et Conservatoire* (JEAN MARCEL). — L'École Flamande (*suite*) : *Willaert et l'École Vénitienne* (F. DE MÉNIL). — *La Saison symphonique 1904-1905*, en France et à l'Étranger. — *Le mouvement musical en province et à l'étranger* : A propos de décentralisation musicale (E. G.). — Lettre de Londres (LÉO DIENSIS). — Echos et nouvelles diverses.



La Vie musicale en Allemagne

III. — L'organisation de la Musique et la Vie musicale

Nous avons vu l'âme allemande germer au souffle de la Réforme, éclore sous l'impulsion des événements qui suivirent la guerre de Trente ans et s'épanouir dans la seconde moitié du xviii^e siècle. La suprématie de la Prusse est alors établie. L'œuvre de la famille de Hohenzollern n'est que le prélude de la vaste idée qu'elle devait réaliser de nos jours, *celle de la plus grande Allemagne*.

A ce moment la culture française avait fait de l'Europe continentale un domaine unifié. Dans la société, la langue d'usage est le français. Tous les petits princes dont l'imagination est hantée par les splendeurs de Versailles et qui gravitent dans l'orbite intellectuel de la France, se construisent des châteaux sur le modèle de Trianon et se tracent des parcs d'après Lenôtre. Même la cour de ce grand promoteur de la nationalisation germanique, Frédéric II, est une cour française, de genre, d'esprit. Leibnitz le premier grand penseur allemand écrit dans notre langue. Durant un siècle environ, il y eut dans les pays d'Outre-Rhin une vie superficielle et factice, qui fut le véhicule au moyen duquel la civilisation pénétra en Allemagne. Au contact de nos mœurs, la nation se polit, fit sa rhétorique. Notre culture classique fut le polen qui s'infiltra lentement jusqu'à l'âme même de la race et la féconda. La Renaissance germanique dont l'éclat illumina la fin du xviii^e siècle naquit sous l'impulsion directe des idées françaises. Elle fut dès l'origine, une révolte contre les latinistes. Lessing, Gœthe, Schiller, Herder, Winckelmann ont été élevés selon nos méthodes, dans l'étude de nos grands écrivains; ils sortent de Descartes, de Malebranche, de Port-Royal. Ils furent nourris des encyclopédistes. Rousseau fit surtout pénétrer dans leur tempérament de protestants, la moelle même de notre littérature qu'ils digérèrent à loisir. Pour achever cette éducation, ajoutez la connaissance plus exacte et surtout une compréhension différente de l'antiquité que révélaient plus particulièrement les fouilles récentes de Pompéï et

d'Herculanum et enfin par dessus tout l'empirisme anglais et le soleil radieux de Shakespeare.

Cependant leur œuvre, malgré tout ce qu'elle contenait de vigueur juvénile et d'enthousiasme, était avant tout une œuvre voulue, artificielle et dont, malgré sa réelle grandeur, l'influence resta en somme, locale. On veut, couramment, que notre mouvement romantique soit né de la découverte de l'Allemagne classique. Il est pourtant clair que ce ne furent ni les œuvres ni les individus qui insinuèrent une sève nouvelle à notre race épuisée, mais bien plutôt les théories de Mme de Staël et son livre *l'Allemagne* avec l'attrait des littératures du Midi et de l'Angleterre. Plus tard si Goëthe personnellement a pu exercer sur notre pays une grande influence, elle fut d'abord plus apparente que réelle, toute individuelle, due à son génie particulier. Dans le domaine littéraire nous ne trouvons guère d'impression de race à race et de culture à culture.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire furent le dernier facteur de la prépondérance allemande. Elles furent en effet le moyen par excellence de la propagation populaire des idées générales de l'esprit classique. Enfin la rage de l'humiliation et les défaites, réveillèrent définitivement les forces de la race, les groupèrent autour d'une idée, leur donnèrent une personnalité agissante qui s'organisa.

La musique, que nous avons vue se développer magnifiquement sous l'impulsion des grands génies, Bach, Hændel et les maîtres viennois, correspondit à la forme littéraire et artistique française. Elle est l'expression d'une même société, a fleuri dans des conditions identiques, a revêtu des formes arrêtées sur un patron semblable. Elle est devenue essentiellement allemande, disions-nous, avec Beethoven, le Beethoven des dernières œuvres qui avaient vécu les souffrances de la patrie et les joies de la victoire et de la réorganisation nationale. Voyons, maintenant, comment cette musique devint le moyen de pénétration et d'influence rayonnant de la race germanique avec la science et la philosophie.

Les Universités allemandes dont plusieurs existaient depuis des siècles, se reconstituèrent. De nouvelles universités se fondèrent et devinrent un des grands moteurs de l'activité intellectuelle de la nation. On a versé des flots d'encre pour et contre notre système d'instruction française. Il est basé sur des concours. Il a cet avantage surtout, c'est qu'il permet uniquement aux éléments tout à fait supérieurs de parvenir et de surnager. Ce système a ses défauts. D'abord les individus dont le développement est retardé et lent voient les portes de nos établissements se fermer à tout jamais devant eux. De plus le nombre des élèves est nécessairement limité par suite de la gratuité des études. Enfin l'enseignement est centralisé, le professeur est un fonctionnaire, un instrument souvent entre les mains du gouvernement. En Allemagne, au contraire, l'Université est un corps organisé qui vit indépendant, un établissement où n'importe qui peut entrer à n'importe quel âge. Un examen certifiant une instruction secondaire à peu près complète suffit. C'est l'officine du travail libre. Je veux bien que ce soit le triomphe de la médiocrité et c'est, peut-être, là sa force toute puissante. L'étudiant commence un semestre ici, continue plus loin, voyage, se forme, développe son individualité, entre en communication avec la nation. Il vit de la vie de tout le monde, pénètre dans les familles, partage leur existence, puisque tous les petits bourgeois sous-louent une ou deux chambres et prennent des pensionnaires « pour faire bouillir la marmite ». La facilité d'accès des Universités, l'aisance avec laquelle les titres de docteur, les examens en général s'obtiennent, la notoriété dont ils jouissent font que les docteurs pullulent, et que pour arriver, ils sont forcés de se remuer, de lutter, l'avenir appartenant non pas toujours au plus savant mais au plus habile. De là le triomphe de l'industrie allemande, de la chimie allemande où se déverse le trop plein des Universités. De là les revues scientifiques, les *Berichte*, les journaux de vulgarisa-

tion qui inondent l'Europe et le monde. De là aussi les petits travaux de spécialisation, le labeur de bénédictin, l'individu renfermant son activité sur un terrain infiniment réduit qu'il déblaie, la seule façon de percer dans la foule des concurrents étant de se spécialiser et surtout de se distinguer. Tous ceux qui travaillent dans un même ordre de faits se réunissent, s'organisent, se consultent, se combattent, s'associent, envahissent et triomphent. Et tout ceci s'applique exactement à la musique. Elle a ses universités à elles, établies sur les mêmes bases, ce sont les Conservatoires. Les cours y sont payants, mais une masse de bourses en facilitent l'accès. De plus parce qu'ils sont payants, chacun ou à peu près peut y entrer. Ce sont les vrais milieux de la vie musicale. Dans nombre d'entre eux, outre les classes d'élèves réguliers qui feront de cet art une carrière, vous avez des classes de dilettante, qu'on suit pour son plaisir, en auditeurs, à tout âge. Ce sont des centres de culture. Chaque année la foule des élèves diplômés qui en sort est énorme. Tous se dispersent dans le pays, s'y mêlent, les médiocres se perdent dans les provinces les plus reculées, deviennent les cadres des sociétés qui fleurissent de tous les côtés. A quoi passer les longues veillées d'hiver dans les petites villes endormies et les grands villages ? Un fruit du Conservatoire taxé grand homme organise une soirée, puis une autre. C'est un événement qu'on désire voir se répéter. Pourquoi donc ne pas se réunir ainsi régulièrement ? Une société se fonde pour chanter en commun les Volkslieder que chacun a dans le cœur. Une ou deux fois par semaine, les jeunes gens se réunissent, se rencontrent avec les jeunes filles, causent et font de la musique. L'association prépare laborieusement un concert par an, parfois deux. Cela se termine par une sauterie et des fiançailles, de ces longues et interminables fiançailles à la mode des pays du Nord. Chaque trou a un embryon d'orchestre, la nation est ainsi tous les jours en contact avec les œuvres des maîtres. Dans ce domaine le chauvinisme a beau jeu. L'enseignement du Conservatoire se base sur l'étude des grands classiques. Cet enseignement se limite des années durant, uniquement aux artistes allemands qu'on fit allemands malgré eux et leurs œuvres. De nos jours on commence à peine à s'apercevoir qu'il y a dans les pays latins quelques vieux musiciens de valeur. Les ouvrages de ces dieux de la musique sont adaptés au besoin de chacun, réduits à la hauteur de la compréhension nationale, méconnaissables souvent. Qu'importe ? L'essence même de l'idée y est et le but est atteint. Les Conservatoires de plus se vidèrent sur l'étranger. Un peu partout les orchestres, les chœurs se répandirent en Europe, important avec eux la musique allemande pure et l'imposant au monde de l'autorité d'un chauvinisme convaincu. Les Conservatoires forment, outre le compositeur, surtout le musicien d'orchestre, l'exécutant de la musique collective. L'Allemagne ne produit en somme que peu de virtuoses et des médiocres. Les Conservatoires ont leurs racines dans la nation. Les élèves sortent de toutes les classes de la société. Dès le principe ils sont en relations avec le public par les auditions mensuelles où ils se produisent. Ce sont vraiment là les creusets où s'élabore l'organisation de la vie musicale. Aux alentours gravitent les « Vereine », les concerts populaires et grâce à l'élan de ces écoles et à l'autorité de leur enseignement, l'habitude puis le goût de la musique ont pénétré dans tous les milieux. Sur la foi de Heine nous nous représentons l'assesseur, le notaire, le maître d'école et le pasteur d'un vieux bourg oublié se réunissant pour jouer les quatuors de Haydn et de Beethoven et nous admirons, sincèrement émus ! Ceci se passe chez nous, tout aussi bien. Je sais tel officier sortant de Polytechnique qui est un violoniste remarquable, tel autre un pianiste de beaucoup de mérite. Un avocat très en vue, en passe de devenir ministre fait à ravir chanter sa clarinette alors que de dignes chanoines jouent fort bien leurs parties de violoncelle. Seulement chez nous, il n'y a pas de poètes pour le remarquer et surtout pour le faire remarquer aux autres !

La vie musicale n'est pas plus intense à Munich qu'à Leipzig, à Stuttgart, à Carlsruhe qu'à Meiningen, à Weimar ou à Berlin, elle est tout au plus de qualité différente et encore ! Par les Conservatoires et leurs auditions, par les *Vereine* où, à propos et sous prétexte de musique, on se réunit, on flirte, on cause, on tue le temps et on finit souvent par faire de bonne musique, la nation a pris un pli. Nous avons vu, du reste, que l'âme allemande, avec son fond de tendresse vague et rêveuse, son besoin de collectivité avait trouvé dans cet art un moyen puissant d'expression, un instrument de jouissance et un déversoir d'énergie.

Une chose manquait : l'organisation de l'élite des musiciens. L'association se fit. *La Société des Musiciens allemands* existe depuis longtemps et prospère au delà de tous les désirs. Chaque année les membres, compositeurs et chefs d'orchestre, se réunissent en assemblée générale, tantôt dans une ville, tantôt dans l'autre. Ils discutent les intérêts de leur état. Par la même occasion ils font une sorte de salon de la musique. Les maîtres arrivés donnent de nouvelles œuvres, les très jeunes lancent leurs premiers essais sous un bienveillant patronage, qui un opéra, tel autre une symphonie, ou bien une sonate ou un chœur. Je veux bien que certains esprits à un moment donné y dominent, que les coteries y jouent leur rôle, que les influences particulières sont exclusives. Ce sont là les légères ombres d'une œuvre éminemment puissante et féconde !

L'Allemagne a, par son énergie juvénile et sa ténacité, répandu et décuplé l'esprit scientifique, elle a établi le triomphe de la musique comme besoin d'expression sentimentale. Plus qu'aucune autre nation, elle a contribué à l'asseoir, elle la tard venue, à côté de ses aînés. Elle n'a pas créé la musique, elle en a fait souvent un instrument de propagande, l'a lancée dans une voie de complications étranges et inutiles. Elle lui a donné toutefois de la dignité, l'a développée vers l'art pur existant par lui-même, l'art des effluves intérieures, *l'art qui fait sentir le sentiment*.

Orphée dont la lyre, à l'aurore des âges, a réveillé les forces de l'humanité, fixé ses premières aspirations vers l'idéal, guidé ses essais timides et les tâtonnements d'où jaillira la civilisation, est devenu de nos jours l'enchanteur de notre sensibilité, l'évoca-teur hardi de rêves où s'assoupissent les besoins multiples et les désirs inassouvis de notre être. Si dans le chœur divin des arts Orphée occupe la première place c'est grâce à la corde nouvelle que l'Allemagne a ajoutée à sa lyre, la corde de l'émotion sentimentale.

Paul de STÖCKLIN.
